

Féminisme latent et renversement esthétique

Frédérique Doyon

Number 156 (3), 2015

Nouveaux territoires féministes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78624ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Doyon, F. (2015). Féminisme latent et renversement esthétique. *Jeu*, (156), 46–49.

FÉMINISME LATENT ET RENVERSEMENT ESTHÉTIQUE

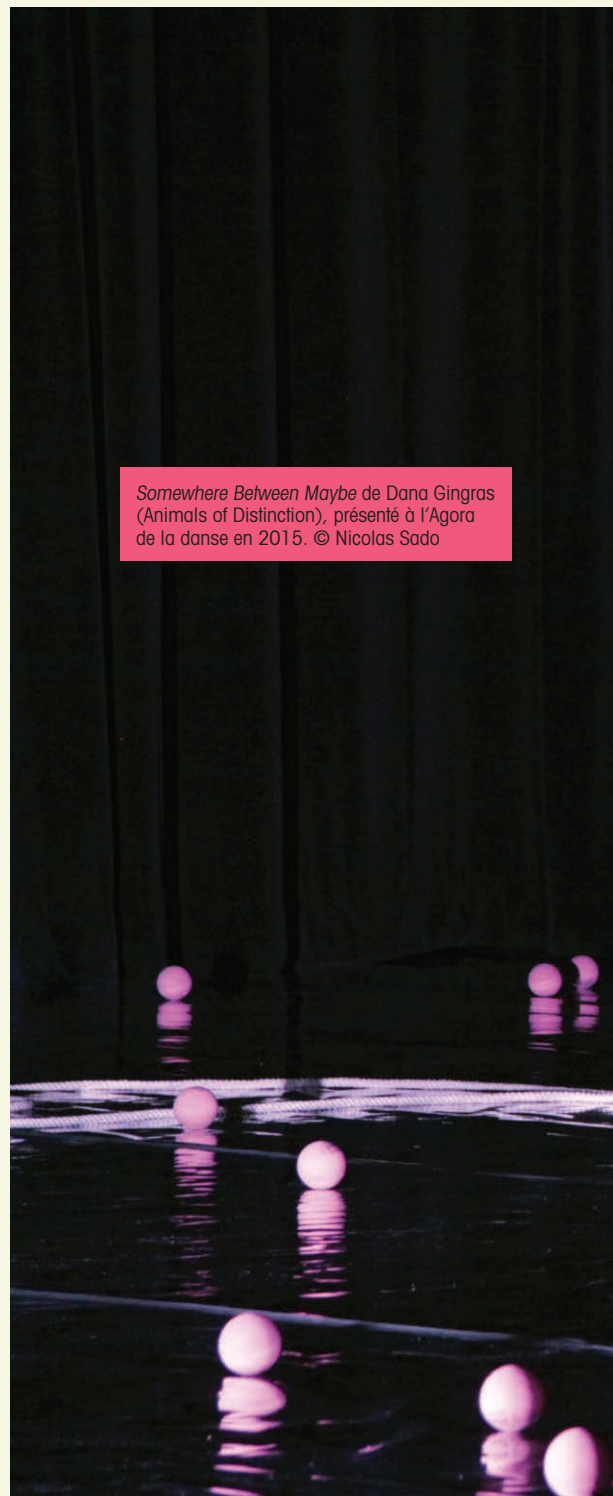
Montréalaise
d'origine
vancouveroise,
la chorégraphe
Dana Gingras
désamorce,
en les ignorant,
les clichés féminins
dans *Somewhere
Between Maybe*.
Un procédé qui,
par sa filiation
naturelle avec le
mouvement des
femmes et parce
qu'il déjoue les
réflexes machistes
dominants, exacerbe
le caractère
anticonformiste
de l'œuvre.

Frédérique Doyon

Elles arrivent à petits pas, vêtues d'un ensemble souple, juste assez ample pour dissimuler les courbes de leurs corps. Plus tard, elles s'affublent d'une paire de fesses postiches, bien loin du popotin aguicheur, et de masques déformant leur visage sans le cacher tout à fait. Ni femmes, ni filles, ni personnages, les deux danseuses (Jamie Wright et Sonya Stefan) de *Somewhere Between Maybe* de Dana Gingras nous désarçonnent joyeusement en renversant les stéréotypes féminins.

Mais qu'est-ce que cela veut dire ? La pièce se voudrait-elle féministe, puisque ce combat des stéréotypes féminins constitue un élément déterminant de la lutte menée depuis les années 50 ? En fait, l'étrangeté de l'œuvre, un univers intemporel, ni réel ni tout à fait fictionnel, refuse toutes les étiquettes qu'on voudrait bien lui accoler. N'empêche, le choix de deux femmes pour l'interpréter ne peut être anodin. Il renvoie nécessairement le spectateur à ses attentes – en les déjouant –, des attentes trop souvent dictées par l'image largement répandue de la femme sensuelle, féline, légère.

La danse contemporaine a depuis longtemps évacué ces clichés et offert d'autres corps féminins. Or, ici, l'omission de tous ces référents stéréotypés est si radicale qu'on n'est même plus dans une dynamique de rejet, d'opposition, mais sur un terrain neutre, offrant simplement, sans *a priori*, d'autres modèles à conquérir. « Toute la danse féminine est un épiphénomène de tous les mouvements féministes », me confiait l'an dernier l'historienne de la danse Michèle Febvre à l'occasion d'une entrevue pour *Le Devoir* sur le féminisme en danse.



Somewhere Between Maybe de Dana Gingras (Animals of Distinction), présenté à l'Agora de la danse en 2015. © Nicolas Sado



Elle signalait que peu d'artistes s'en réclament, même si certaines, comme Dana Gingras, Mélanie Demers et Manon Oigny, tiennent un discours plus affirmé en la matière. «Le féminisme est rarement conceptualisé chez les femmes chorégraphes, notait alors Michèle Febvre. Ça traverse la danse et les femmes qui dansent, un peu comme les grandes valeurs féministes ont traversé ces générations-là.» Bref, la danse est féministe «par la bande», comme une seconde nature, d'autant plus que sa modernité est advenue au début du XX^e siècle grâce à de grandes figures féminines et féministes (Loïe Fuller, Isadora Duncan, Mary Wigman, etc.).

UN MONDE OÙ TOUT EST POSSIBLE

De fait, le propos de *Somewhere Between Maybe* ne se veut pas spécifiquement féministe. Aux sources des intentions artistiques de Dana Gingras, il y a d'abord ce désir d'abolir ou de neutraliser l'espace-temps du quotidien de nos vies hyperaccélérées. Pour en offrir un d'une autre nature, «où tout est possible, même l'improbable», expliquait-elle au site Danse Nouvelles Montréal avant la présentation du spectacle à l'Agora de la danse en février.

La vitesse virtuose du mouvement qu'elle a toujours embrassée pleinement dans ses œuvres, du temps de *The Holy Body Tattoo* et même depuis qu'elle a fondé *Animals of Distinction*, est ici congédiée. Elle laisse place à la lenteur d'actions scéniques minimales, tellement simples et dépouillées qu'elles en deviennent étranges et ludiques, et dont les principales protagonistes sont parfois même absentes. À leurs traversées du plateau à petits pas lourdauds, à leurs gesticulations bizarrement hachurées, succèdent des balles rouges qui roulent sur scène sans cause apparente, une corde qui s'étire d'un coin à l'autre, ou un tourne-disque qu'on laisse

jouer. Comme si on cherchait à montrer ce qui se passe entre les actions, à saisir l'insaisissable. Les phrasés, plus développés, montrent des corps qui semblent avoir oublié (ou n'avoir jamais appris?) comment bouger. Des corps qui tâtonnent, vont à rebours, sont pris de spasmes soudains.

Pas de doute, cette œuvre s'inscrit clairement, avant toute autre lecture, dans la veine antispectaculaire que certains créateurs actuels (notamment Nicolas Cantin) sont en train de tracer, avec la ferme volonté d'offrir une alternative à la culture dominante d'une danse trop formatée et du divertissement facile, clinquant, tourné vers l'action et donnant peu de matière à (et de temps de) réflexion. Les brèves allusions à des styles plus consacrés de danse, comme les claquettes, ne font que renforcer cette lecture, puisque les pas sont rapidement esquissés, offerts comme des fragments d'une mémoire qui s'efface. Une impression accentuée par les airs nostalgiques du musicien *The Caretaker*, flirtant avec le music-hall et servis en boucles un peu parasitées, comme s'ils provenaient d'un vinyle usé.

Or, le féminisme n'a-t-il pas été la première lutte visant à renverser la culture (masculine) dominante? En y court-circuitant les stéréotypes féminins, Dana Gingras donne un coup de fouet au caractère antispectaculaire et anticonformiste de *Somewhere Between Maybe*. Comme si les traits féministes sous-jacents de son œuvre donnaient force et crédit à un renouveau esthétique plus global.

BOÎTE NOIRE

Pour créer un espace-temps inédit, un monde qui aurait fait table rase des référents de celui qu'on connaît, la chorégraphe a fait appel au cinéma. Un média de masse par excellence pour renverser l'esthétique qu'il a contribué à façonner? Pourquoi

pas, puisque l'approche est complètement à contre-courant, et inhabituelle pour la créatrice. Celle qui a quasi toujours recouru à l'image comme contrepoint à la danse dans ses œuvres – c'était l'essence même du tandem *The Holy Body Tattoo* – choisit plutôt ici d'incorporer les principes cinématographiques à la chorégraphie.

Ainsi, la boîte noire qu'est la salle devient le cadre de la caméra ou de l'écran. L'artiste a même utilisé la pente abrupte des sièges – bloquant l'accès aux premiers – pour offrir aux spectateurs une vision en plongée. D'où ce jeu avec les perspectives et les limites du cadre, comme lorsque la corde traverse de cour à jardin, continuant de s'étirer au-delà du rideau noir délimitant la «scène», et que des parties de corps (une jambe, un bras, un fessier) surgissent de ce même rideau.

Encore une fois, ces apparitions de membres féminins évoquent le cliché du voyeurisme du spectateur, tout en le désamorçant aussitôt par son aspect ludique et dénué de charge érotique. Ce mécanisme, ainsi que l'usage des masques et de l'imagerie du double (le sol de vinyle noir dédouble, en la reflétant, toute l'action scénique), qui neutralisent en quelque sorte l'identité des danseuses, rappellent les stratégies artistiques de la photographe Cindy Sherman, dont la chorégraphe s'est explicitement inspirée pour cette pièce, et l'inquiétante familiarité que ses clichés dégagent.

Voilà un autre signe d'une volonté féministe sous-jacente à *Somewhere Between Maybe*. De semblable manière, Dana Gingras utilise une certaine imagerie féminine pour dénoncer (de manière enjouée) une vision de l'identité et de ses modes de représentation – non plus seulement ici ceux de la femme, mais aussi, par ricochet, ceux du danseur, de l'artiste, du citoyen dans sa société.

[...] la pièce *Somewhere Between Maybe*
pourrait-elle être incarnée par deux hommes ?
– ou par un homme et une femme ?

Somewhere Between Maybe de Dana Gingras, présenté à l'Agora de la danse en 2015. © Nicolas Sado



UNE QUESTION

Dans le sprint final de la rédaction de ce texte, j'ai eu l'élan soudain de confronter ma lecture de l'œuvre à sa créatrice. Je lui ai donc simplement demandé par courriel: la pièce *Somewhere Between Maybe* pourrait-elle être incarnée par deux hommes ? – ou par un homme et une femme ? Au lendemain d'une première réponse plutôt amusée et évasive, elle m'a écrit ceci (je traduis): «J'ai beaucoup pensé à la question. En réfléchissant à l'œuvre, je crois que c'est vraiment une pièce féminine, d'une certaine manière. J'ai essayé

de garder le sens ouvert dans cette exploration de l'*in-between*, mais il me semble que la lecture changerait radicalement si c'étaient deux hommes ou un homme et une femme. Je pense que j'ai fait une pièce féministe. Ce n'était pas mon but, mais c'est arrivé. C'était un grand risque pour moi d'adopter cette position dans le processus de création, parce que nous retirions toute séduction de l'équation, mais c'était finalement une manière très consciente d'aller contre l'idée de la virtuosité et le besoin de mouvement spectaculaire ou égocentrique.» ●

Critique de danse depuis 15 ans, d'abord à *La Presse* puis au *Devoir* dès 2002, **Frédérique Doyon** aime traquer les mots et les gestes, et surtout ce qu'il y a entre les deux. Comme journaliste culturelle au *Devoir*, elle a traité tous les sujets, des enjeux propres aux arts vivants aux politiques culturelles, en passant par le patrimoine. Elle poursuit sa route à titre indépendant depuis 2015.